

TANYA TAGAQ



CROC FENDU

TRADUCTION DE SOPHIE VOILLOT

CITRES
SU

TANIA TAGAQ

CROC FENDU

Dans le Nunavut des années 1970, une adolescente inuite grandit et fait l'expérience de l'amitié, l'amour parental, l'art du camouflage et de la survie. Elle connaît l'ennui et l'intimidation. Les ravages de l'alcool, la violence sourde, la menace des hommes, le courage d'aimer les petites peurs. Elle connaît le pouvoir des esprits. Elle scande en silence la puissance brute, amorale, de la glace et du ciel. C'est l'histoire d'une fille qui devient femme, en s'appropriant son corps, sa culture, sa voix.

Croc fendu chronique les jours terribles d'un village écrasé sous le soleil de minuit. Mêlant descriptions hallucinées et plongées intimistes, ce portrait d'une héroïne inoubliable nous pousse à reconsidérer la différence entre le bon et le mauvais, l'animal et l'humain, le réel et l'imaginaire.

Née en 1975 à Ikaluktutiak, Tanya Tagaq est une chanteuse de gorge reconnue dans le monde entier pour ses albums novateurs et ses collaborations avec de nombreux artistes tels que Björk. Elle est également peintre et photographe, et vit à Toronto. *Croc fendu* est son premier roman.

Traduit de l'anglais (Canada) par Sophie Voillot.

« L'extrême énergie de cette héroïne très punk semble rencontrer la force vive oubliée de tout un monde d'animaux totems et d'ancêtres hagards. C'est un contact profondément intime et physique, sous la lumière miraculeuse des aurores boréales. » *Libération*

**TANYA
TAGAQ**

**CROC
FENDU**



TANYA TAGAQ

CROC FENDU

TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA)
PAR SOPHIE VOILLOT

ILLUSTRATIONS DE JAIME HERNANDEZ

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TITRE ORIGINAL :
SPLIT TOOTH

© Tanya Tagaq, 2018

Tous droits réservés

Publié en accord avec Viking, une division de Penguin Random House
Canada limited.

© Éditions Alto, 2019, pour la traduction française

Publié en accord avec les éditions Alto.

Søren Kierkegaard, Diapsalmata

© Éditions Allia, Paris, 2005

© Christian Bourgois éditeur, 2020, 2022, pour la présente édition

ISBN : 978-2-267-04571-0

*Aux femmes et aux filles autochtones
disparues ou assassinées,
ainsi qu'aux survivants
des pensionnats.*

Qu'est-ce qu'un poète ? Un homme malheureux qui cache en son cœur de profonds tourments, mais dont les lèvres sont ainsi disposées que le soupir et le cri, en s'y répandant, produisent d'harmonieux accents [...]

Et les hommes s'assemblent autour du poète et lui disent : « Reprends vite tes chants », c'est-à-dire : puissent de nouvelles souffrances martyriser ton âme, et tes lèvres garder leur conformation ; car le cri nous plongerait dans l'angoisse, tandis que l'harmonie est suave.

Søren KIERKEGAARD, *Diapsalmata*

(Traduction de Paul-Henri Tisseau, Allia, 2005)

1975

Des fois on se mettait à l'abri dans le placard quand les ivrognes rentraient du bar. Assis, cachés, les genoux collés, on espérait que personne ne nous trouverait. Chaque fois c'était différent. Des fois on n'entendait que des coups, des cris, des plaintes, des rires. Des fois la vieille venait nous rejoindre et nous enserrait dans son amour déchirant. Son amour si puissant, si lourd qu'il ressemblait à un fardeau. À l'époque, je savais déjà que l'amour peut être une malédiction. Son amour pour nous la faisait pleurer. Le passé se changeait en rivière qui s'épanchait par ses yeux. Le poison de l'alcool, porté par son haleine, emplissait la pièce. Elle nous agrippait en gémissant pour nous embrasser, embrasser les seules choses dont elle n'avait pas à se méfier.

Les murs plaqués de faux bois, l'odeur de la

fumée, du poisson. Les tableaux peints sur velours, le plus souvent Elvis ou Jésus, mais aussi des ours polaires et des Esquimaux.

Une nuit, comme les ivrognes étaient revenus plus tapageurs que d'habitude, on a opté pour le placard. Ils commencent à crier, et nous, à ricaner fébrilement. Quand ils se mettent à cogner, on se tait. Toute la maison tremble. Les femmes poussent des hurlements, mais le bruit des objets brisés l'emporte sur celui-là. Bruit mouillé de la chair qui se rompt, bruit sec du bois qui craque, à moins que ce ne soit un os ?

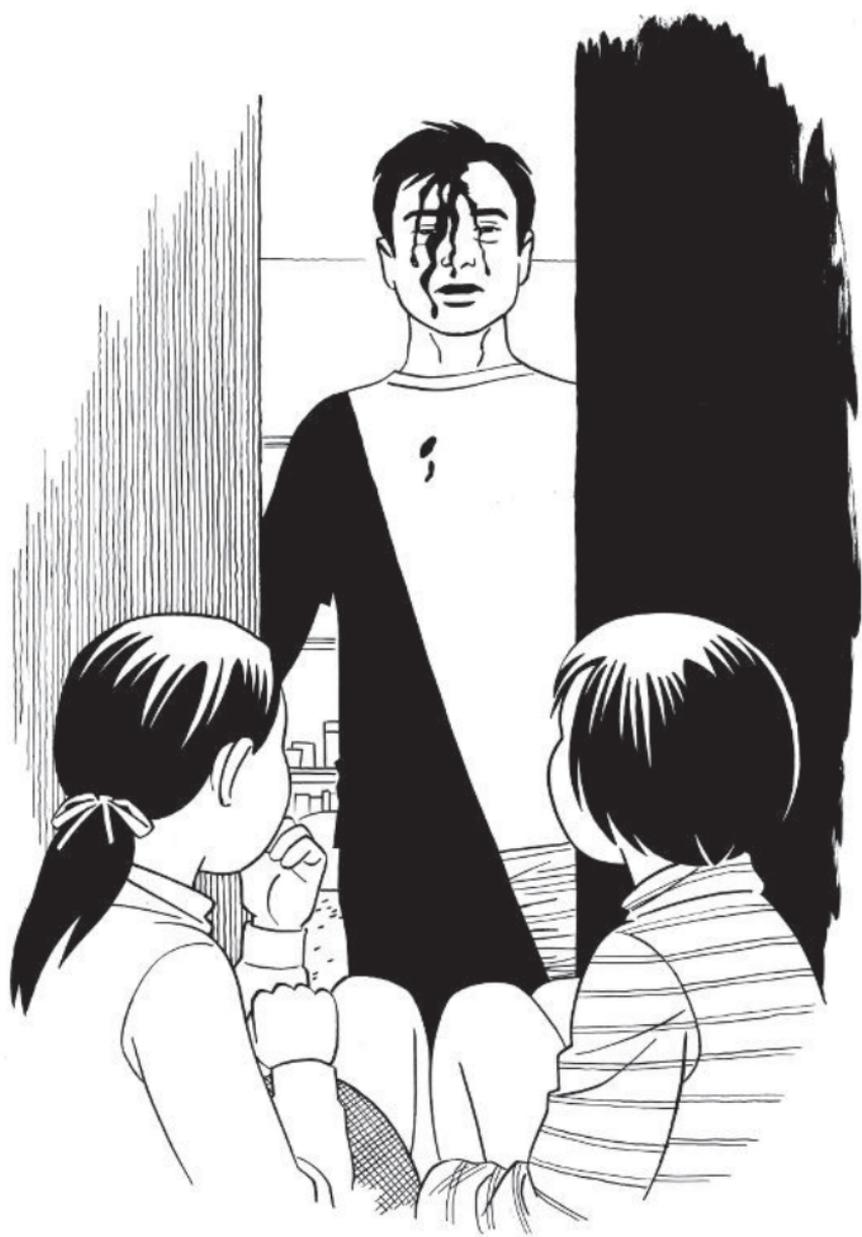
Silence.

Un fracas de pas pesants. *Fuck !* Quelqu'un vient vers nous. On arrête de respirer. Les yeux écarquillés dans l'obscurité, on se blottit, on frissonne, on croise les doigts. Il y a quelqu'un juste de l'autre côté de la porte du placard, quelqu'un qui halète.

La porte s'ouvre en coulissant et mon oncle passe sa tête à l'intérieur. Il nous domine de toute sa hauteur, il a de la difficulté à se tenir droit, il articule mal. Il est blessé quelque part au-dessus de la racine des cheveux, le sang coule sur son visage.

— Je voulais juste vous dire de pas avoir peur, les enfants.

Et il a refermé la porte.



UNE JOURNÉE DANS LA VIE

Neuf heures du matin, en retard pour l'école
Le cours moyen, c'est dur
Je me dépêche, je trébuche en enfilant mon pantalon
J'oublie de me broser les dents
Pas hâte à la récréation
Les gars courent après nous, nous clouent au sol
Nous touchent la chatte, nos seins inexistantes
Je veux plaire
Je dois aimer ça, j'imagine
On retourne en classe
Le prof tortille ses doigts sous ma petite culotte
En dessous du pupitre
Il regarde ailleurs, il fait comme si de rien n'était
Je fais comme si de rien n'était
Il passe à la prochaine fille et je sens un éclair de
jalousie
L'air se raréfie, il a un goût de pourri

L'école est finie
Je vais aux jeux d'arcade
Fais attention au vieux morse
Au vieil homme qui aime toucher les jeunes chattes
On fait tout pour l'éviter
Je me demande pourquoi personne ne le chasse
Ça va mieux à la maison en ce moment
Vivre à trois, un air calme
Une BD d'Archie, des Lego
Bonne nuit

Les odeurs libérées par le dégel printanier soulèvent en nous un furieux besoin de mouvement. L'air est si propre qu'on peut flairer la différence entre la pierre lisse et la déchiquetée. Humer l'eau qui ruisselle sur l'argile.

L'odeur sucrée du lichen. Le lichen vert ne sent pas la même chose que le noir. Au printemps, on respire la mort de l'automne passé et la croissance de cette année ; le lichen plus ancien apprend au jeune à pousser.

Le gel piège la vie, immobilise le temps. Le dégel les délivre. On renifle les empreintes de l'automne passé, la décomposition récente de tous ceux qui ont péri dans les griffes de l'hiver. Le réchauffement de la planète relâchera les odeurs les plus profondes, fera jaillir des histoires du pergélisol. Qui sait quels souvenirs enfouis se cachent sous la glace ? Qui sait quelles malédictions ? Les rumeurs de la Terre libérées dans l'atmosphère ne pourront provoquer que des ravages.

Des brins de verdure commencent à dresser leur

vie timide à travers la couverture de glace. Les chants des oiseaux migrateurs résonnent comme des réveils qui nous arrachent à la torpeur de l'hiver. La vie est arrivée ! La glace recule à contre-cœur, nous promet sa vengeance dans quelques semaines à peine. C'est toujours l'hiver qui gagne. Le soleil s'en moque. Rien ne pourra freiner la cacophonie de procréation vorace à venir.

La glace est encore solide sur la mer, mais les étangs ont dégelé et sont maintenant ouverts. Les larves de moustiques ondulent de leurs belles oscillations hypnotisantes. Dur contraste avec ce qu'elles seront dans quelques jours, métamorphosées en cyclone assoiffé de sang. Si on me l'offrait, l'ennemi que j'aurais l'occasion de torturer se retrouverait à poil sur la toundra en pleine saison des moustiques, les mains liées derrière le dos, aucun doute là-dessus.

Nous, les enfants du printemps, la ville est notre terrain de jeu. Aussi vrai qu'on ne supporte plus la compagnie de nos parents, ça fait la moitié d'une année qu'eux, ils endurent la frénésie de notre agitation engagée. Le soleil ne se couche plus, il nourrit nos visions, il nous tient chaud. On court après l'aventure dans les rues poussiéreuses. La ville est parcourue de grandes bandes d'enfants, de grosses meutes de chiens en liberté. Je me demande quel groupe est le plus enragé. Aucun de mes amis

n'a de couvre-feu, sauf moi. Notre aventure doit prendre fin avant onze heures !

En sortant de la ville, on tombe sur un étang pas très grand. Environ cinquante mètres de long, la moitié de large. Il y a des morceaux de polystyrène bleu qui traînent, c'est le vent qui les a volés aux chantiers de la dernière saison de construction. On décide de jouer aux héros et de les prendre pour navires. La force des vents, la température proche de zéro ou la profondeur de l'étang, le vent emporte les considérations de ce genre comme des morceaux de polystyrène. Quand on a onze ans, on ne pense jamais à ces choses-là.

Personne ne sait nager. On rame à tour de rôle, des branches en guise de pagaies, petits corps en équilibre précaire sur nos vaisseaux bleus qui tangent. Le vent fraîchit. L'un de nous, inévitablement, est entraîné trop loin, sa rame de fortune gravement inapte à le ramener au rivage. Il est le plus petit du groupe. Il l'a toujours été. Tranquille, réservé, toujours le sourire aux lèvres. Tellement gentil que pas un loup ne s'en prenait à lui. C'était le plus mignon des gars, il éveillait chez les filles soit un instinct maternel, soit une passion secrète. On s'était embrassés une fois : sa petite bouche douce, sa langue pas pressée.

Le vent le pousse encore plus loin. S'il tombe, il va se noyer. Ça, tout le monde le sait. Personne ne

parle. On laisse le vent mugir alors que son petit visage se crispe d'inquiétude. Maintenant il est rendu au milieu de l'étang. Son mince coupe-vent qui lui bat les flancs dévoile ses côtes saillantes et son léger tremblement.

Je distingue sa minceur, j'éprouve sa vulnérabilité. Le seul son, c'est celui du vent et du tissu de nos vêtements qui claque. Son expression se fait parfaitement calme, plus qu'en temps normal. Il paraît serein comme un vieux ; à le voir, on croirait que tout va bien. Une rafale de vent et le polystyrène se balance d'un côté, puis de l'autre. Mais son corps sait quoi faire. Je le vois inspirer profondément, et son souffle remettre d'aplomb sa monture. Il s'approche maintenant de la rive opposée. Ses mains replongent sa branche dans l'eau. Je les vois trembler. Il est sauvé. Il a atteint l'autre rive. Il a le regard d'un grand. On l'a vu devenir un homme. Tout le monde l'acclame ! Il est passé onze heures ; je rentre à toute vitesse.

On en avait fait notre jeu du polystyrène. La semaine d'après, sept jeunes qui s'étaient servis d'un réservoir d'eau coupé en deux comme d'un bateau se sont noyés dans un étang plus grand, plus proche de l'aéroport. On n'a plus jamais joué au jeu du polystyrène.

Inspire les petites peurs elles se changent en doutes
en mots en idées en colère en haine en violence.

Expire les grandes peurs et les grands mots ils te
retombent à l'intérieur c'est facile d'être ensevelie
sous nos miroirs.

Inspire les petites peurs elles se chuchotent un che-
min vers ta tête observe-les dis-leur merci d'avoir
essayé de te protéger.

Expire la reconnaissance pour la beauté lovée dans
tes instincts pour le courage d'aimer les petites
peurs.

Inspire la dureté de l'amour inspire le parfum
récompense récolte et mange mâche avale dévore
tout le bon et l'amour qu'on te donne.

Expire le calme en reconnaissance de la beauté
lovée dans le courage qu'il faut pour ne pas fuir
l'amour.

Vénère-moi. Je suis sans limites. Je me suis mise
debout. J'en suis digne.

Recommence.



Croc fendu

Tanya Tagaq

Cette édition électronique du livre
Croc fendu de Tanya Tagaq
a été réalisée le 27 janvier 2022
par Christian Bourgois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

ISBN : 9782267045697

ISBN PDF : 9782267045710

Numéro d'édition : 2528